

DE MA FENÊTRE



PAULE DOMENECH

TABLE

<u>à propos de cette édition</u>	
<u>Captif de ma fenêtre</u>	1
<u>Le martinet fouette</u>	2
<u>Un panneau fléché</u>	3
<u>Elle se détricote</u>	4
<u>Le traquet sec</u>	5
<u>Un pigeon</u>	6
<u>Jet de martins-pêcheurs</u>	7
<u>La bergeronnette</u>	8
<u>La fauvette épervière</u>	9
<u>Un moineau sur son fil</u>	10
<u>Dans le jour sans appel</u>	11
<u>Les hirondelles</u>	12
<u>Le gobe-mouches gris</u>	13
<u>Le torcol</u>	14
<u>La grande rousserolle</u>	15
<u>La rosée du matin</u>	16
<u>Pâte feuilletée</u>	17
<u>« Je l'ai sur le bout de la langue »</u>	18
<u>Les papillons ont épuisé la marjolaine</u>	19
<u>C'est une rose qui ce matin</u>	20
<u>Est-ce une rose ou un papillon</u>	21
<u>La coccinelle</u>	22
<u>Une araignée</u>	23
<u>Un lourd cafard</u>	24
<u>Une voilette</u>	25
<u>Une grenouille</u>	26
<u>Seuls restes du jour</u>	27
<u>L'Insecte-Poète</u>	28

édition 2002

(révision 2 avril 2016)

auteur :

Paule Domenech

paule.zanettacci@orange.fr

site éditeur « en MOT dièse » :

<http://enmotdiese.free.fr/>

illustration de couverture :

« Mésange à Longue Queue »

par Jacqueline Langnickel

[avis des lecteurs](#)

[autres E-books de l'auteur](#)

[tous les auteurs](#)

[TABLE](#)

Captif de ma fenêtre,
le paysage
où la vie est ratures
d'oiseaux,

et la nature
dame couturière.

Le martinet fouette
le ciel de ses cris,
de sa plume apprête
une symphonie.

La mésange huppée
a pris quelques plumes
à sa queue
pour se faire un bonnet.

Quoi de plus simple
qu'un pinson ?
Pour le faire gai,
tournez la clé.

Un panneau fléché
sur la route du printemps :
un vol d'oies criaille.

Sur quelles voyelles
à l'envers l'oiseau met-il
l'accent de son aile ?

Le bruit de la mort -
contre la vitre se collent
trois plumes sanguines.

Elle se détricote
la chouette hulotte
et défait sa culotte
en chiant ses pelotes.

Comme casse-noisettes,
pourquoi pas un gros bec ?

La locustelle
craquette
comme sauterelle
qui se tachette.

Le traquet sec,
motte de pré
sur le roc appostée,
égrise son bec.

Dans un ciel d'été
passe le rollier
fuyant l'atelier
d'un maître-verrier.

La pie-grièche
est un son
que l'on met volontiers
au violon.

Un pigeon
poursuit un moineau
tenant de son minuscule bec
un morceau de pain.
Le moineau
passe à travers le grillage.
Le pigeon,
trop gras seigneur, reste en deçà.

Une scène de jardin,
une leçon de vie.

Jet de martins-pêcheurs
des roseaux tendus en fronde
par la main vieil enfant de l'étang :
quotidien d'assiette chinoise.

La bergeronnette
lave sa robe grise dans le ruisseau
puis, accrochant
ses pattes aux roseaux
comme des pinces à linge soigneusement,
se met à sécher en fumant
une cigarette.

La grive draine
a tant mangé
de baies
que sa robe en est pleine.
La gourmande
s'est toute tachée
en défaisant les guirlandes
de nos bosquets.

La fauvette épervière
qui parcourt la moitié
de la terre,
a plein de nœuds sur son habit
pour ne pas oublier
que, dans notre pays
n'étant que passagère,
elle ne doit
— en aucun cas —
faire son nid.

Sa livrée est d'un brun jaunet
car il n'est que moyen duc.
De son coffre de sapin cloué
il est un grand ami
de l'humain,
qu'il déteste
en toute utilité.

Un moineau sur son fil
Marionnette docile
Qui va vient pique et chasse
Revient et ne se lasse

J'aime le gris manteau des oiseaux casaniers

Une hirondelle trace
Sa phrase dans l'espace
Fidèle prometteuse
D'une saison heureuse

J'aime le noir habit des oiseaux printaniers

Un canard dont les rames
Ouvrent le ciel de flammes
Habile à négocier
Les lointaines contrées

J'aime le blanc veston des oiseaux passagers

Dans le jour sans appel
lui seul sait fouiller
les rocs habités
les tours délaissées.
Le mulot des champs
étant bien plus brave
mais plus alléchant
que le rat des caves,
le faucon crécerelle
est un immigré
qui sauve nos blés,
puis repart de bon gré
au soleil africain
redorer son aile
jusqu'à l'an prochain.

Les hirondelles
en grappe sur les fils.
Le vent a passé,
elles l'ont suivi
comme feuilles de novembre.

Le bruant
feuille d'arrière-saison
jaune pointillant
la page blanche de l'hiver,
trait d'union
entre l'été d'hier
et le printemps suivant.

Il n'y a plus de vrai corbeau,
sinon quelques taches
au fond de nos pensées.

Le gobe-mouches gris
est écologique
et plus économique
que tous les produits
vantés à grand renfort
de publicité.

Celui à collier
vaut un peu plus cher,
est rarissime en hiver
mais avec un abri
et votre amitié,
vous vous offrirez
le plus riche décor
en insectivores.

Le torcol
est un fourmilier volant.
De l'insecte adoré
il a pris la couleur
et l'amour du sol,
et ne sait plus grimper.

Le torcol
est un pic pourtant
qui n'est plus à la hauteur,
et dès matin
se plaint
au pied de son pommier.

La grande rousserolle
est un rossignol
qui aime tant le bord de l'eau
qu'il s'est mis à chanter
comme un crapaud.

Une voix cristalline
c'est Mélusine,
un bec dur comme un os
c'est Carabosse :
le grand pic noir
des contes couche-tard.

La rosée du matin
épie la nouveau-née
du jardin assoiffé.
Dans l'astrale liqueur
macère un demi-deuil
que convoite la fleur.
Un oiseau sur sa feuille
couve l'envie infuse
d'une métamorphose.
La nymphelette recluse
prie l'aube pour qu'exploient
les imagos prochains.

Pâte feuilletée
sous la lèvre du bourdon,
la rose crissante

Une mouche brise
le silence de ma vitre
en noirs pointillés

Soldant sa journée,
la fourmi tire son trait
au bas de l'allée.

« Je l'ai sur le bout de la langue »
se dit le bourgeon.
La fleur qui cherche encor
ouvre la bouche,
et de la chrysalide
naît le papillon.

Courants polaires des feuilles
chenaux tiédis des corolles
brûlantes plages d'épis,
l'abeille connaît le monde !

Petit bois sec
exiguïté de poussière dorée,
la cétoine morte
en attente de fourmi.

Les papillons ont épuisé la marjolaine.
Les roses épellent toutes les humeurs
du soleil et de la pluie,
prenant d'étranges teintes mimétiques
mauve regret blanc rouillé.

Les bêtes sentent l'approche des fusils.
Les hirondelles n'attendront pas.

Les arbres commencent la répétition
des couturières.

Les araignées tissent les épousailles
des dernières plantes.

Les coccinelles portent
les premiers rouges de l'automne
qui s'avance.

C'est une rose qui ce matin
s'est ouverte pour toi,
une rose tout ébouriffée de soi
étonnée d'être près de toi

un cœur qui aussitôt fut certain
de ton amour pour lui,
un cœur vermeil d'avoir bu toute la nuit
afin que tu sois près de lui

quelques pétales qui se déplissent
plus rapidement qu'elle,
quelques pétales sacrifiés par son zèle
à te retenir tout près d'elle

un parfum qui répand le délice
à flots autour de vous,
un parfum venu seuls les dieux savent d'où
et que tous hument près de vous

Est-ce une rose ou un papillon ?
dirons-nous demain, ce
qui s'est effeuillé là où nous passerons,
mais voyons, ce sont tous les deux,
que le vent n'a pu qu'entremêler
en toute confusion
malgré sa volonté à les séparer :
c'est la rose et son papillon.

La coccinelle,
triple tréma
sur rouge soie,
plisse ses ailes
toute dentelle
soigneusement
quand vient le soir
de velours noir.

Près du ruban
d'un iris blanc,
baisse le son
de ses antennes,
deux brins de laine.

Fait le dos rond
sous le crépon
d'une fougère.

De ses bottines
de suédine
elle desserre
quelques lanières.

Une araignée,
fil d'astrakan,
finit son rang
au point croisé,
maille serrée.
Se dresse un lit
de feutre clair
dans la poussière
d'un vieux tapis
d'herbe flétrie.

En chaussons fins
la libellule
parée de tulle
salue les pins,
droits pèlerins.
Un taffetas
de mouche d'or
froufroute encore.
Le bourdon gras
est angora.

Un lourd cafard,
ciré brillant,
fuit prestement
sur le jacquard
du lierre épars.
Le mille-patte
mène bon train
sur le gros grain
des tiges plates
en acétate.

Une tarente
met son habit
de jersey gris
dans une fente,
pince moulante
du mur chiné
de lune et d'ombre
où, côtes sombres,
sont décalqués
les troncs déliés.

Une voilette
de pucerons
brouille les tons
de satinette
des lampes quiètes.
Les noctuelles,
en repassant
leur tweed argent
taché d'ocelles,
jouent aux modèles.

Une grenouille,
doux jupon vert
chaussé d'éclairs,
froisse la rouille
nappe qui mouille
les nymphéas
brodés de fleurs.

C'est enfin l'heure
d'achever là
le canevas
où les fourmis
portant brindilles
tirent l'aiguille.

Un drap uni
revêt la nuit

Seuls restes du jour,
un sourire de lune
la pupille du chat
le désir d'un ver luisant.

Le paysage envolé,
il est temps
de refermer ma fenêtre.

L'Insecte-Poète

Né pour l'émotion,
tenté par la sensation,
à la recherche d'une vision
une vérité
l'alinéa important,
dans un étroit et phraseur labyrinthe
d'A quoi bon et de Pourquoi pas,
une linéaire reptation d'ambiguïtés,
entre des chairs de platitude,
sous un faux ciel de pierreries verbales,

le voici,
désespéré ou besogneux,
englué du pollen invisible
d'un quotidien révélé,

le voici qui ressort des périlleux gynécées
de la recreation et,
déposant ses mots fécondés
dans les corolles distraites ou attentives
du présent rêvé,
préfigure la réalité
d'une saison future.